



# Shirley Jaffe, le miracle du déséquilibre

Le Centre Pompidou rend un bel hommage rétrospectif à cette peintre avant-gardiste disparue en 2016



« Sailing » (« navigation ») (1985), de Shirley Jaffe (219 cm × 179,5 cm, huile sur toile).  
COLLECTION CENTRE POMPIDOU, PARIS, MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE-CENTRE DE CRÉATION INDUSTRIELLE/ADAGP, PARIS 2022

## ART

**S**i l'on admet que ce qui définit l'intelligence, c'est (entre autres) la capacité d'établir des rapports entre des choses qui n'en ont pas, alors la peinture de Shirley Jaffe est diablement intelligente. Elle met en relation des formes disparates, des couleurs improbables, des lignes contradictoires. Cela tient du puzzle et du Mikado en début de partie. Sauf que, à bien les regarder, on comprend qu'il est impossible d'en déplacer un élément sans déstabiliser l'ensemble. Les formes dansent, à la limite du déséquilibre, mais sans jamais tomber, les tableaux chantent, toujours à deux doigts de la disharmonie, voire du chaos, toujours rétablis comme par miracle. Chaque fois, des leçons de composition.

Devant certains, on pense aux papiers découpés de Matisse ou aux gouaches de Bram Van Velde, devant d'autres, aux dernières abstractions de Kandinsky. Mais aucun n'aurait osé ces contrastes de couleurs pastel avec d'autres si acidulées qu'elles peuvent paraître criardes. Sauf que, justement, Shirley Jaffe, sans doute parce qu'elle préférerait les tons mats, parvient à les « *amadouer* », là où des artistes moins sensibles auraient tenté, probablement en vain de les dompter.

Une leçon d'une grande coloriste. Ne serait-ce que, et ce n'est pas le moindre de ses paradoxes, dans son utilisation du blanc ! L'artiste Robert Kushner l'explique dans un petit livre de la collection « *Transatlantique* » (ER Publishing, 164 pages, 20 euros) consacré à la peintre : « *La couleur*

**Chaque tableau  
était ébauché  
lentement  
jusqu'à sa forme  
définitive : alors,  
elle le grattait  
entièrement pour  
le repeindre  
méticuleusement**

*blanche se prête à tous les rôles : fond, forme, séparation, raccord. Entre les mains d'un artiste de moindre talent, ce blanc de-*

*meurerait un fond passif, mais Jaffe lui enjoint de fonctionner comme un espace et une forme négatifs – comme une couleur à part entière... »*

Le bel hommage rétrospectif, en 168 œuvres, que lui rend le Centre Pompidou révèle tout cela, et bien d'autres choses encore. Le commissaire de l'exposition, Frédéric Paul, qui a fréquenté Shirley Jaffe trente ans durant, la connaissait mieux que personne. S'il était possible de vraiment connaître cette femme discrète, menue, et peu loquace – sauf que, quand elle ouvrait la bouche, chacune de ses remarques tenait du scalpel.

### « Paysagisme abstrait »

Elle ne sortait de son petit atelier-logement de la rue Saint-Victor, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement parisien, que pour déjeuner (chinois, le plus souvent) ou voir les expositions des autres, ce qu'elle pratiquait assidûment et avec une acuité de regard dont peu ressortaient indemnes. Peut-être que ses archives, en grande partie versées à la bibliothèque Kandinsky du Centre Pompidou, permettraient d'en percer le mystère. L'exposition le fait déjà. Mais si, comme le pensait le sociologue Pierre Francastel, la peinture est un langage autonome, irréductible aux autres langages, le travail de Shirley Jaffe est là pour le prouver.

Morte en 2016, Shirley Jaffe est née en 1923 à Elizabeth (New Jersey), a fait des études d'art à la Cooper Union, mythique école de Manhattan, puis est venue à Paris en 1949, ville qu'elle n'a plus guère quittée, sauf pour un séjour à Berlin, entre 1963 et 1964, qui fut un tournant dans son œuvre. C'est ce qu'explique Frédéric Paul, qui décortique les différentes périodes de son travail. La première est parisienne, jusqu'en 1963, et surprendra ceux qui ne connaissent de Jaffe que son œuvre récente. On est là dans un expressionnisme abstrait de la plus belle eau – comme le fut celui de ses amis américains de Paris, tels Sam Francis ou Joan Mitchell, mais aussi le Canadien Jean Paul Riopelle – marqué par le Monet des *Nymphéas*. Un « *paysagisme abstrait* », comme le qualifiaient les critiques de l'époque.

Son séjour d'un an et demi à Berlin l'amène vers des formes plus simples, des compositions plus construites. Elle procède ainsi à rebours de ses contemporains, la gestualité ayant sup-

planté la géométrie dans l'art parisien d'après-guerre, mais dans la même ligne que Kandinsky, qui avait suivi bien avant elle le même cheminement. De retour à Paris, elle va encore radicaliser cette tendance, faisant disparaître la touche au profit d'à-plats de couleur. Et si les tableaux antérieurs pouvaient lointainement s'inspirer, comme Monet, de paysages sylvestres ou champêtres, c'est à la ville que font songer ceux-ci, jusque dans leurs titres, comme *Boulevard Montparnasse* de 1968. Acheté presque immédiatement par le Fonds national d'art contemporain, c'est son premier tableau à entrer dans les collections publiques françaises.

### Formes plus libres

Son art évoluera ensuite vers des formes plus libres, une libération qui touche aussi les châssis, qui peuvent être triangulaires, ronds ou ovales. Puis vient, vers 1983, l'utilisation du blanc, non comme fond mais comme couleur, et enfin la réintroduction

**Vient, vers 1983,  
l'utilisation  
du blanc,  
non comme fond  
mais comme  
couleur, et la  
réintroduction  
de la touche qui  
vient faire vibrer  
les à-plats**

progressive et parcimonieuse de la touche qui vient faire vibrer les à-plats.

Dire que ce parcours fut semé de roses serait mentir : même si elle était soutenue par quelques-uns des plus grands marchands de son temps (Jean Fournier à Paris, Holly Solomon à New York) et faisait l'admiration d'autres artistes, et non des moindres, Jaffe mit longtemps – jusqu'à son entrée, en 1999, à la galerie Nathalie Obadia – à rencontrer son public. Cela ajouté au fait qu'elle produisait fort peu – chaque tableau était esquissé, ébauché lentement jusqu'à ce qu'il trouve sa forme définitive : alors, elle le grattait entièrement pour le repeindre méticuleusement ! – contribue à alimenter la légende

d'une artiste méconnue, sinon maudite. Même si elle avait appris à vivre chichement, ce n'était pas non plus le cas, mais cela participe à alimenter son mystère. Que le quotidien *Libération*, en 2013, avait tenté de dissiper dans un long article.

Parlant d'une de ses œuvres, Shirley Jaffe y disait : « *Il y a la*

*gouache et ceux qui la regardent, moi, je suis absente, puisque c'est moi qui l'ai faite. Oui, je ne suis plus là. L'œuvre est là, avec cette possibilité, cette ouverture, et j'espère que ceux qui la regardent sentent les mouvements.* » On l'espère aussi. ■

HARRY BELLET

« *Shirley Jaffe, une Américaine à Paris* ». Centre Pompidou, Paris 4<sup>e</sup>. Jusqu'au 29 août, tous les jours sauf mardi, de 11 heures à 21 heures. De 11 € à 14 €. [Centrepompidou.fr](http://Centrepompidou.fr)